10e Année. — N° 6. 15 Centimes. Vendredi 21 Mars 1919.

Fier Catholique - Bon Patriote - Gai Wallon

ABONNEMENTS :
de propagande . . . 2 francs
d'étudiants. . . . 1 franc

RÉDACTION : *46, Rue des Augustins, LIÉGE*
ADMINISTRATION & ANNONCES : *118, Boulevd de la Sauvenière, LIÉGE* (PREMIER ÉTAGE)

Affilié à L'Union de la Presse périodique belge

Le Vaillant rendra compte de tout ouvrage dont deux exemplaires lui seront remis.
—
Les manuscrits ne sont jamais rendus.
—
Aucune suite n'est donnée aux envois anonymes.

Les élections du Comité de l'Union sont fixées au 8-9-10 Avril.

Le 11 Avril : ASSEMBLÉE GÉNÉRALE, Proclamation des Résultats, Election du Président.

N. B. - - Les présentations signées de cinq membres de l'Union seront déposées, au plus tard le Lundi 31 Mars, à midi, à l'adresse du Secrétaire, sous enveloppe fermée, au Local.

La Conférence de Mgr BAUDRILLARD

à L'UNION

17 Mai 1919, à 8 1/4 h.

Depuis sa résurrection, l'Union donne sa première grande fête. Dès cette année académique si écourtée, hélas ! elle veut s'imposer à nouveau et donner la preuve éclatante de son activité jeune et enthousiaste.

Nos grands directeurs d'âme nous ont compris, et comme notre reconnaissance à eux est émue. Monseigneur MERCIER a bien voulu présider la conférence que Monseigneur BAUDRILLARD nous donnera sur ce sujet passionnant : *la Jeunesse française avant et pendant la guerre.*

Et nous venons de recevoir l'acceptation de Monsieur CARTON DE WIART, Ministre d'Etat, à présenter aux Liégeois son collègue de l'Institut de France.

Quel jour glorieux ce sera pour notre chère Union !

* * *

La jeunesse française : celle qui s'est donnée à la guerre, la génération sacrifiée, les grands, les auréolés.

Celle qui vécut l'enthousiasme, celle dont il reste des lambeaux, mais quels débris !

Monseigneur BAUDRILLARD ne pouvait choisir sujet qui nous émeuve d'avantage.

N'est-ce pas « son » sujet d'ailleurs. Nous n'eussions pu admettre qu'il nous parlât d'autre chose que de ses jeunes gens. Le Recteur de l'Institut Catholique de Paris a souffert de leur sacrifice, mais comme il doit avoir senti son grand cœur se gonfler d'orgueil et de sainte joie patriotique à les voir partir et se donner pour la seule cause pour laquelle il vaille la peine de vivre sa vie terrestre : son Pays.

Monseigneur, nous sommes avides de vous entendre.

* * *

Il y a un nom qu'on ose à peine écrire tant il est pour nous sacré. Le Prélat de Belgique, le symbole de l'ame belge sous l'oppression, vient à nous, et sera l'hôte de l'Union, et présidera notre conférence. Nous l'aurons à nous, quelques heures qu'il veut bien distraire de ses énormes travaux, de son activité d'apôtre.

Nous l'aurons à nous et nous le fêterons, et nous lui ferons sentir et voir notre reconnaissance.

Monseigneur, quand l'Allemand était encore là à salir notre sol de sa présence odieuse, on a craint vous voir à Liége, tant on savait ardents et frénétiques les sentiments de respectueux amour que vous inspiriez aux pauvres opprimés dont vous souteniez héroïquement le courage.

Mais l'Allemand est parti, balayé dans sa défaite, et la Belgique revit, et Liége est toute parée encore de ses pavois de fête, toute frémissante de délivrance, et ses étudiants se préparent, avec leurs familles, à vous recevoir comme vous devez l'être, Monseigneur : de tout leur cœur.

RENIER.

CHRONIQUE DES IDÉES

La génération qui a fait la guerre

—«o»—

On parle beaucoup aujourd'hui d'étudier la mentalité créée par la guerre et aussi bien c'est d'elle-même que sortira l'orientation nouvelle de notre vie sociale future. Mais il me semble que la question primordiale en la matière, est de connaître la mentalité de la jeunesse qui monte puisque c'est elle et elle seule qui porte en germe les destinées du pays.

Nous ne voulons parler certes que de l'élite intellectuelle et sociale de la jeunesse, car malgré les tendances démocratiques de notre époque, le monde reste éternellement le monde et toujours, aussi, se laisse conduire par ceux qui sont capables de le faire.

Si nous voulons préciser pour mieux saisir les choses : nous sommes devant une matière extrêmement complexe mais possédant des caractères parfaitement saisissables et c'est la jeunesse qui a vécu la Tourmente.

Quelles sont les ressources dont elle dispose et quels moyens possède-t-on pour qu'elle les mettent en valeur.

Nous comprenons dans cette génération de guerre les jeunes gens et les jeunes filles qui ont maintenant de 15 à 25 ans et qui ont traversé la tourmente dans la pleine possession de leur intelligence, de leur volonté et de leur cœur. Et cela signifie, tout d'abord, les soldats depuis le brancardier du cap Ferrat jusqu'au patrouilleur des tranchées. Cela veut dire aussi les prisonniers civils et les internés en Allemagne, et cela comprend également quelques jeunes gens restés au pays malgré leur volonté ou leur désir par suite des circonstances ou du concours de devoirs plus immédiats.

Enfin nous faisons rentrer dans la génération qui a fait la guerre : les jeunes filles et c'est justice, car celles-ci sont, à tout le moins, aussi méritantes et ont un rôle aussi important pour le pays que ceux dont nous avons parlé jusqu'ici. La jeune fille a une importance sociale sur laquelle on glisse généralement par je ne sais quelle pudeur puérile, mais il est incontestable que la moitié des actes nobles que fait le jeune homme et en tout cas les plus chevaleresques n'ont d'autre but que de se rendre digne d'elle. Et c'est si vrai qu'on a pu dire que « la jeune fille entrevue en rêve était l'ultima ratio de la valeur morale du soldat ».

De plus et surtout comme elle sera plus tard la mère de famille et comme son enseignement initial, sera la pierre angulaire sur laquelle restera posée la conscience de ses enfants, il est essentiel, en la matière qui nous occupe, de lui donner la place qu'elle mérite.

* * *

La jeunesse intellectuelle qui a vécu la guerre a certainement possédé et c'est essentiel le sens du devoir : le devoir militaire pour les soldats avec ses impératifs, précis et son immédiate sanction ; le devoir patriotique dans une longue patience dignement soutenue chez les internés, le devoir de fermeté et de dignité qui s'imposait aux jeunes gens restés au pays et enfin le devoir de dévouement, de charité et de gravité décente qui fut celui de la jeune fille.

Et du fait que ce devoir sous ces différents aspects a été noblement pratiqué par l'élite qui seule nous occupe, tout naturellement, on doit trouver chez elle, la force de la volonté ou mieux, la fermeté de caractère.

Pendant la tourmente les soldats ont dû accomplir des actes de dévouement que l'élite voulut de plus en plus parfait. Nos internés durent se soutenir moralement et maternellement les uns les autres. Les jeunes gens restés au pays donnèrent leur temps et leur force aux œuvres nombreuses que le malheur avait créées, enfin les jeunes filles, soit par leur influence extrêmement efficace vis-à-vis de ceux qui étaient partis, soit par leur dévouement personnel partout où leur personne était réclamée pratiquèrent au plus haut point le devoir de bonté qui s'imposait.

Et si l'on ajoute à ses traits essentiels la gravité, le sens de la tenue imposé par le malheur des temps et l'expérience acquise douloureusement et trop rapidement peut-être, on peut définir l'élite de la jeunesse de la guerre par cette formule que nous croyons exacte mais que nous savons féconde, en disant qu'elle possède : le sens du devoir, la force du caractère, l'esprit de charité, la gravité décente et l'expérience.

Et nous constatons que ce sont là les traits essentiels de ce que Guibert appelle le « Bon caractère ».

* * *

Et s'il nous est permis d'ajouter une idée à laquelle nous tenons. Pour ne pas perdre la réelle valeur que représente cette jeunesse qui monte, il faut éviter surtout qu'à l'activité morale intense créée par la guerre, ne succède une période d'inaction lamentable dans laquelle se perdraient ou s'atténueraient les ressources qu'elle possède. C'est dire qu'il faut maintenant tenir compte de cette génération que l'on peut croire très ou trop jeune mais à qui certainement cette guerre a donné le droit et la capacité d'agir déjà sans transition.

Aux sceptiques, aux railleurs ou aux désespérés, je ne crains pas d'affirmer que si l'heure présente est extrêmement, difficile : je crois à la valeur de l'élite sociale qui monte, je crois à la conscience qu'elle en possède elle-même, je crois enfin et surtout que conduite par elle, ce qui arrivera nécessairement, la Patrie ne peut manquer de tendre vers la rénovation et le progrès.

CASSIAN LOHEST.

ESTUDIANTISME

—o—

C'est le fait des jeunes de toucher à tout, sans y connaître grand chose, de donner des airs fort doctes, croyent ils en tous cas très simplistes sur les problèmes les plus graves. Leur qualité toute primordiale certainement est d'être des excessifs, et comme nous prétendons que la guerre ne nous pas rendu vieux et « boulis » nous tenons à tous les apanages de notre jeunesse.

La belle vigueur de notre vie estudiantine restaurée dans toutes les directions de son activité est le gage le plus fort et renouvelé de la force et de l'impétuosité de cette vieille Union Catholique.

Il y a un mot dont je raffole, qui me sonne délicieusement à l'oreille et me grise : enthousiasme. Figurez-vous que je m'imaginais que la guerre avait tué ce beau vocable là, et qu'en rentrant nous nous serions sentis incapables de l'effort nécessaire pour rebâtir, pour rire de nouveau à gorge déployée, pour nous emballer.

Heureusement, il n'en est rien, et il est doux le constater.

Union, ses sections, son journal ! Un coup de baguette magique : les locaux, que Borguet a eu le temps à peine de laver de l'ordure allemande, se remplissent de la foule bruyante des jours heureux. Les demis se vident, on chante, on hurle sa joie de vivre et de revivre, après avoir bien sagement encaissé docte et utile et distinguée conférence.

* * *

Quel feu sacré, quelle ardeur ! et comme chacun s'y met, à rebâtir. L'activité qui déborde de notre cercle, s'étend et s'impose. Elle monte d'un coup à ce faite de splendeur que ne connurent jadis que les années, d'âpre lutte politique, où chaque rencontre, chaque collision donnait naissance à de nouveaux adeptes. Ces temps préhistoriques sont passés et quel est celui qui ne s'en réjouit ! Et sans eux, l'Union est florissante plus que jamais.

* * *

De l'intérêt de science et de l'amusement, du pratique, comme du futile, en deux mois nous avons un passé de revie dont nous pouvons nous enorgueillir à juste titre ; et si j'avais un panégyrique à faire, j'aurais des noms à citer, des dévouements à indiquer qui ont tout mis en branle et que la masse de nos anciens et de nos jeunes a suivi.

On travaille d'arrache-pied les examens proches, et entre deux études la vieille Union vient nous délasser. Les matières sont ardues à force d'avoir oublié ; de fines impressions de guerre de M. ROUAULT-MARSEY et de beaux vers bien dits, font prendre un autre ton à des pensées un peu sombres. On vient se chauffer au bel idéal de M. HANQUET, quand trop fastidieuses nous paraissent les heures de bloque. Et que d'autres conférenciers suivis et aimés, qui vous désignent les problèmes sociaux actuels, les tendances de la jeunesse catholique, viennent distraire nos philosophes des abstractions psychologiques, nos médecins de leurs macabres et ténébreux travaux de découpure.

Chaque semaine apporte son chaînon qui recisèle la chaîne de notre bonne vie d'étudiant.

Et quand pour cloturer une année aussi prospère nous avons cette perspective d'acclamer à l'Union, en Mai Monseigneur Mercier et Monseigneur Baudrillard, quand toutle Liége catholique sera là pour fêter l'apôtre de la Belgique occupée, et entendre la parole vibrante du grand chef de l'intellectualité estudiantine catholique française, on ne doute plus alors que nous revivions dans la plénitude de notre vie de jeunes, d'ardents, d'enthousiastes.

RENIER.

PAPETERIE DU CENTRE
E. Weimerskirch, Sœurs,
Rue Neuvice, 3
ARTICLES POUR ÉTUDIANT
Cahiers, crayons, porte-plume réservoir

P. NOTTET-LEMINE
Horlogerie-Bijouterie
Place du Marché, 8, Liége
Spécialité MONTRES «LONGINES»
Anneaux de mariage, Bagues, Bijoux en tous genres
Achat Or et Argent

GRIPPE
FIÈVRES, MAUX DE TÊTE, NÉVRALGIES
Guérison certaine par sachets de **MITINE**
Spécialité belge. — 20 ans succès.
Boîte : 2.25. — Toutes pharmacies.

Grâce à l'organisation de ses services téléphonique et télégraphique, la
Gazette de Liége
publie en province les informations du pays et de l'étranger **douze heures avant les journaux de la capitale.**
La collaboration régulière d'une pléiade de spécialistes distiugués permet à ses lecteurs de suivre facilement le mouvement politique, économique, social, artistique, sportif et littéraire.
Chaque jour : Une REVUE DE LA PRESSE, un article d'actualité, DEUX FEUILLETONS, compte-rendu des séances de la Chambre (service spécial par téléphone), un BILLET DE BRUXELLES, les faits divers, les nouvelles de l'intérieur et spécialement de la Wallonie, les dernières informations de l'étranger, les faits religieux, les débats judiciaires, les SPORTS, Renseignements financiers, les BOURSES, les principaux marchés, etc., etc.
Chaque semaine : CHRONIQUE LIÉGEOISE, la SEMAINE POLITIQUE, Chronique littéraire, causerie juridique, scènes de la vie maritime, nombreuses correspondances de l'étranger, Chronique musicale, Causerie économique, CHRONIQUE AGRICOLE, de nombreux articles inédits sur l'actualité artistique, scientifique, variété, etc.
En vente dans toutes les gares

Maison Louis MOYANO
Rue des Dominicains, 8, Liége
(près du Théâtre Royal)
* * *
TABLEAUX ANCIENS & MODERNES
MEUBLES ANCIENS — ANTIQUITÉS
MEUBLES DE LUXE — GLACES DE SALONS
VITRAUX D'ART —o— PEINTURE SUR VERRE
GRAVURES & ENCADREMENTS
CADRES BOIS SCULPTÉ POUR PHOTOS
VITRERIE
La Maison se charge de la redorure et de la réparation des cadres détériorés.
Spécialité de dorure ancienne

Eclairage Idéal
DEMANDEZ LE
Pless-manchon
Seul manchon incassable
F. GARDEDIEU, GAZIER BREVETÉ
Passage Lemonnier, 46
Bel Eclairage garanti — Téléphone 2653

Reliure = Dorure = Cartonnage
JOSEPH BORGUET
118, Boulevard de la Sauvenière, 118
(1er étage)
LIÉGE

L'exercice des professions libérales exige la connaissance des langues étrangères, notamment pour Messieurs les Médecins, Ingénieurs, Avocats, Agents, Consulaires, etc.
Messieurs les Etudiants trouveront à l'
ÉCOLE PIGIER
6, Avenue Blonden (subventionnée de l'Etat français)
des Professeurs NATIONAUX de grande valeur pour l'Enseignement de TOUTES les langues vivantes.
Cours du jour, du soir, et par correspondance.

Taverne Anglaise
Ancienne Maison TISCHMEYER
PROPRIÉTAIRE : A. LAMALLE
Restaurant à la carte et à prix fixe
Spéclalité de Bières anglaises

Fournitures générales pour la Photographie l'Electricité et les Sciences
Règles à calcul —:— *Compas Klintz*
LÉON JACQUES
10, Place de la Cathédrale
LIÉGE

London Tavern
ANCIEN HOTEL SCHILLER
Place du Théâtre, Liége
Spécialité de plats du jour et demi-plats
Bières anglaises, provenance directe

Imprimerie Jacques GODENNE
Société Anonyme
Rue de Bruxelles, 13, Namur
Editions. — Revues. — Journaux.
Exécution soignée et rapide.
LITHOGRAPHIE

Docteur en droit, employé d'enregistrement,
donne répétitions de **droit civil et droit fiscal.**
LÉON GÉRARD
4, rue de la Madeleine, Liége
(Sonnette électrique.)

L'Imprimerie-Papeterie
Georges Livron
est transférée
8, Rue Bertholet, Liége

PRODUITS CHIMIQUES PURS POUR LABORATOIRE
Appareils de Chimie, de Physique, de Photographie et de Bactériologie
Léon Laoureux & Cie
Successeurs de C. B. JONNIAUX & FRÈRE
Rue de la Cathédrale, 56, Liége
FONDÉE en 1810 — HORS CONCOURS EXPOSITION DE LIÉGE 1905

dans notre bon vieux wallon pittoresque et savoureux.

Vive les rossais ! ou Li tchant des rossais !

Air : *Li tchant des Wallons*

Qwand on rossai va quéque part on l' rilouque
Bin pus qu'on blond qu'a n' tiesse comme on [boubou
Et qwand on dit qu' les rossais flairet l' bouc
Si n'est qu'ine craque, i n' flairet nin du tout.
Nos estans râres vola l' chose pincipâle
Des djônes rossais n'a pu nouk qu'ennè fait
Dji wadje qu'on n'trouve nou rossai chal el salle
Volà poqwè dji so fir d'esse rossais. (*bis*)

* * *

Le croiriez-vous?— Paul chique ! Il a appris ça au front.

Lorsque je levis dans l'auditoire plein d'béatitude
Il chiquait selon son habitude
Et envoyait sans s'épater
Le jus de sa chique sur le plancher

(Ces rimes ne sont pas de moi).

Comme cette manie rappelle les heures sombres, admirons, saluons, mais n'imitons pas s. v. p.

* * *

Oh ! fi ! Monsieur ! (*bis*) — J'entends à côté de moi : flick ! Je me retourne. Et je vois un campagnard de... la campagne qui tenait son nez entre ses doigts. Voila se moucher à la militaire d'une façon peu... civile !

* * *

Gymnastique suédoise — Jean est petit, très petit. Pour grandir il fait de la gymnastique. Avant le cours de cours de morale il fait un magnifique looping the loop sur la rampe à la grande joie de tous qui ont vu un exemple de sa force et de son agilité. Pour leçons s'adresser à lui. Prix net : 2 frs l'heure.

* * *

Saviez-vous, Messieurs les étudiants, que le fait de s'asseoir au 1er banc au cours de Morale quand ce banc est inoccupé constitue «un magnifique exemple de culture boche» (paroles de l'apparition). Pour renseignements supplémentaires s'adresser au petit Jean et à son voisin.

PINARD.

* * *

Au " Zig Oscir „ !

« Et puis il faut, vois-tu, c'est une loi pour tous
» Dans ce monde rempli de sombres avantures
» Donner parfois un peu de joie aux créatures. »
(V. HUGO).

On dirait que tu as lu « Ruy Blas », cher Oscir, tellement on te retrouve dans ces vers. Puis-je, sans te froisser, te donner quelques conseils.

Ecoute : Tu vas te perdre, si tu es encore si fier. Tu viens de « strumer » un nouveau costume ; depuis la baisse, tu mets des souliers dernier genre, et tu parles d'acheter une gabardine comme le grand Jadin.

Allons sois un peu sérieux ! Pourquoi te fais-tu si beau ? Pars-tu toujours à Fexhe ? Attention ! tu es un bon garçon mais... « tant va la cruche à l'eau... » quel malheur si la cruche cassait, c'est-à-dire si nous te perdions, car nous t'estimons hesbignon pur sang, catholique sincèrement pratiquant, citoyen noble et fier, étudiant modeste quoique peu sobre, jeune homme rudement éprouvé dans ses sympathies mais endurant...

Peut-être ferais-tu bien de ne plus aller rue des Glacis, et de ne plus danser le «step one».

K. BAWIN.

* * *

Où la galanterie va se nicher !

C'est un grand, blond, élève des mines, parasite par excellence mais dont les parasites sont enchantés.

Tous les soirs, harassé de fatigue et bourré d'infinitésimales bien entendu, il reprend le chemin du retour chez son « mononcle curé ». Or, la semaine dernière, à l'heure où la lune et les étoiles rieuses portent à la rêverie, il rencontra, aux environs de la gare, une brunette plus harassée encore, non par l'analyse infinitésimale cette fois, mais par un énorme paquet qu'il s'offrit à porter.

Le voilà finalement arrivé, tout replié sur lui-même, devant le train, débordé par la foule.

Comment faire ?

Notre mathématicien, en voyant une place vide en troisième (eut tout de suite calculé qu'on serait beaucoup mieux en seconde pour le même prix), y déposa la demoiselle et le paquet, puis s'en fut en seconde classe, enchanté de sa permutation tournante.

Charité bien ordonnée commence par soi-même.

TOMMY DE C. C. S.

Echos de Verviers

Avis aux amateurs cyclistes ! Le camarade René tient à la disposition de tous les copains un superbe vélo bien nickelé et bien nettoyé. Tous peuvent en profiter à la condition de rapporter le plus vite possible la machine pleine de boue Avenue Nicolaï et de préférence... avant les heures de cours !

—×—

Deux copains de 3e année ne savent pas se voir sans se dire des gentillesses.

Moralité : Les gentils hommes !

—×—

Les Conférences de Saint-Vincent de Paul, qui manquent d'hommes de dévouement pour soigner les vieilles gens, peuvent adresser une demande de conseil gratuite, au camarade Joseph. Seul représentant pour la France et la Belgique (du moins région de la Wallonnie).

GAGA.

ÉPHÉMÉRIDE DE L'UNION

Mardi 25 Mars, à 20 h. 1/4, à la Section Littéraire : Conférence par M. MARCEL CESSION. Sujet : *Idée et Idéal.*

IMP. L'ALLIANCE LIÉGEOISE, S. A., R. DES VERGNES, 29.

Pour ceux qui "reviennent,,!

J'ai rencontré hier soir un ami, un ami fantasque qui pendant quatre ans, en Flandres, s'est amusé — un peu sinistrement — à regarder la mort de très près. Il ne l'a jamais vue. Peut-être le regrette-t-il ?

Il m'a dit des choses très graves, des choses déconcertantes et qui valent vraiment d'être redites.

— Il paraît, disait il, que le monde se réjouit. La guerre est finie depuis quatre mois. Plus d'oppression. L'angoisse s'est éteinte... Comme c'est triste, la joie du monde !

On ne s'est jamais tant énervé, tant plaint. On n'a jamais tant souffert de vivre. La joie pourtant est officielle. Et on y croit, par principe ! C'est une joie qui met un sourire aux lèvres, et la mort dans l'âme.

On se réjouit !... et on oublie de regretter !

— De regretter ?

— Ah, croyez-moi — il parlait sourdement, la pipe aux dents — nous autres, nous regrettons la guerre. Comment prendrerions-nous la vie au sérieux ? Nous l'avons méprisée : elle se venge.

Vous souriez ? Vous pensez que c'est de la déclamation ? Vous avez tort. La guerre, c'était une fantaisie absorbante, exclusive, grisante. On ne vivait que d'instinct, simplement, sans regrets, sans soucis, sans inquiétudes. Comme on était heureux rien que de ne pas avoir froid ou d'avoir, une nuit, le droit de dormir. La guerre ? tenez, c'était peut-être le Bonheur !... et on ne l'a pas su ! »

Puis tranquillement :

— « Regardez ma pipe : elle s'est éteinte... et je n'ai même plus envie de la rallumer. »

Il est parti brusquement sans me donner le temps de lui offrir une allumette, et de protester.

* * *

Un Belge (dont on pense beaucoup trop de bien, ou beaucoup trop de mal) Maeterlinck fait dire à un des personnages de ses féeries symboliques :

« Il faut ajouter quelque chose à la vie ordinaire, avant de pouvoir la comprendre. »

Sans doute. Mon ami peut-être y avait ajouté trop.

La vie doit-elle se comprendre, ou simplement se vivre ?

Mon ami a-t-il tort, ou a-t-il raison ?

J'y penserai.

OCTAVE LOHEST.

LES LIVRES

Francy LACROIX : En Plein Ciel (1)

Raymond CAMBRESIER : Allegro Appassionato (2)

S'il me fallait définir le livre de M. Lacroix, je n'hésiterais pas longtemps à le qualifier de poème de l'aviation. Poème en prose, mais poème tout de même, car le sentiment poétique y abonde, et il n'est pas jusqu'à la forme qui ne se ressente souvent des aptitudes de l'auteur à employer la cadence et l'harmonie des vers pour exprimer sa pensée. Beaucoup d'esprits, amis des arts, mais prisonniers inconscients de l'étroitesse de leurs préjugés artistiques, se sont souvent plaints, en tournant des regards désolés vers le passé, que l'industrie détruisit tout le charme de la vie et que nos inventeurs modernes, préoccupés uniquement de l'utile, eussent perdu le secret de l'unir à la beauté. Il ne faut pas trop se hâter de décrier l'époque où nous vivons, et c'est être injuste envers elle que de s'obstiner à placer toujours l'âge d'or dans le passé. Si nous savions regarder les choses qui nous entourent avec la pénétration que donnent la sympathie et l'absence de préjugés, nous leur découvririons, plus que nous ne le pensons, des beautés parfois voilées, parfois cachées, mais cependant émouvantes et réelles.

M. Lacroix, lui, ne s'est pas contenté de la sympathie. Il a considéré l'aviation avec les yeux de l'amour, et il en a découvert toute la poésie.

Bien rares encore étaient ceux qui s'étaient aperçu que l'aviation est peut-être, de toutes les inventions modernes, la plus susceptible de devenir une source d'inspiration poétique. Pour le spectateur, l'avion de toile, tantôt d'une blancheur éclatante sur l'azur du ciel, tantôt tout rose des rayons du soleil couchant, perdu là-haut dans l'espace sans limites où il évolue avec une grâce, une élégance et une sûreté qui ne le cèdent en rien à celles de l'oiseau, est devenu une des visions les plus charmantes et les plus poétiques des jours présents. Et l'aviateur, quelles ne sont pas ses sensations : se libérer peu à peu de la matière, s'affranchir de la pesanteur, monter dans l'infini du ciel avec une légèreté et une rapidité merveilleuse, et y promener enfin, dans l'isolement des grandes altitudes, la fierté de la victoire remportée sur les forces élémentaires, n'y a-t-il pas là de quoi griser un homme, de quoi faire chanter un poète ?

M. Lacroix s'est trouvé être écrivain en même temps qu'aviateur, et c'est cet heureux hasard qui nous a procuré une œuvre que nous ne possédions pas encore.

Mais ce livre contient plus que de la prose poétique.

A côté de détails techniques sur l'aviation, donnés avec assez de discrétion pour que le lecteur ne s'aperçoive pour ainsi dire pas qu'il n'est qu'un profane, et qu'il ait l'impression d'être, lui aussi, au courant des pages descriptives très curieuses dépeignant l'aspect particulier que prend la nature quand on l'observe de là-haut ; descriptions auxquelles la nouveauté du sujet confère un intérêt qui est bien près de renouveler le genre. Les pages intitulées : mer de nuages, dans le brouillard, le vol de nuit comptent, à cet égard, parmi les plus suggestives et les mieux venues.

Enfin, imprégnant toute l'œuvre, éclatant parfois en une note funèbre, la réalité terrible de la guerre se fait jour et s'impose : la deuxième partie toute entière est consacrée à la guerre en avion. Si l'aviateur, revenu à l'aérodrome, laisse parfois errer son imagination et lâche la bride à ses rêves, le roulement sourd du canon qui vient de l'horizon apporte à sa méditation un accompagnement obsédant et grandiose. La pensée, le spectacle même de la mort ont trouvé leur place parmi tant d'autres pages, et c'est bien là, la marque distinctive de notre époque.

Combien étaient-ils, ceux qui, avant la guerre, auraient eu l'idée d'écrire ce mot dans le livre de leurs vingt ans ? Les jeunes hommes d'aujourd'hui ont vu la mort sous ses formes les plus diverses, ils l'ont risquée mille et mille fois, et les réflexions qu'elle suggère leurs sont venues à l'esprit à un âge dont la joie de vivre et les projets d'avenir sont ordinairement les seules préoccupations. Nous plaindrons-nous d'entendre la voix de l'écrivain baisser de ton, se faire sourde, recueillie et grave, raconter comme il convient, la chute « éblouissante et brève » de l'homme oiseau, son camarade de combat d'hier ? Il n'est que de méditer sur la mort pour trouver le sens vrai de la vie, le sens le plus profond.

Ce livre instruit, charme, émeut et éduque tout l'homme, et c'est un éloge que peu de jeunes auteurs ont mérité.

* * *

Allegro Appassionato.

Des sourires d'enfant mêlés de sanglots d'homme, un livre écrit dans une langue passablement souple et riche, le vers est facile, presque trop, car on le souhaiterait parfois moins fluide, moins coulant, et plus riche de sens. A part les quelques fautes de versification et de grammaire qu'une plus longue pratique du métier apprendra à l'auteur à éviter, le seul reproche que l'on puisse faire aux poèmes que nous présente M. Cambresier, c'est d'avoir été écrits presqu'uniquement d'après les méthodes de style de Rostand. Sensibilité exquise servie par une virtuosité prestigieuse, voilà bien Rostand. Mais, qu'on y prenne garde. Sa virtuosité use de « ficelles », comme celle de bien des musiciens. Et je crains que M. Cambresier n'ait mieux saisi le procédé et la méthode amplificatrice du grand écrivain que le secret presqu'impénétrable de son génie poétique. Après cela, je ne dénierai pas à l'auteur une réelle ingéniosité dans la versification et une délicatesse d'inspiration qui, si elle frise parfois la préciosité, lui inspire parfois aussi des vers charmants.

M. Cambresier est un jeune, comme M. Lacroix. Il est amoureux, c'est son droit, rien de plus naturel à son âge. Mais j'ai bien peur que ce ne soit aussi sa faiblesse aux yeux des lecteurs d'aujourd'hui. Sonnets, ballades, poèmes, à part quelques pièces qui ont pour titres : La nuit dans un rapide, Lueurs au pays noir, Les sauterelles, etc..., nous entretiennent de son amour, encore de son amour. Et ce livre a paru en 1917, quand, depuis trois ans, la guerre dévastait notre sol et nous prenait les meilleurs d'entre nous.

Comprenez-vous cela, vous qui avez vu mourir tant de camarades à vos côtés, qui avez côtoyé la mort, sondé toute la misère humaine, comme la souffrance et la détresse morale, que l'on puisse avoir eu l'esprit assez libre, le cœur assez léger, la conscience assez à l'aise pour n'avoir, durant le temps des combats, des pleurs et des deuils, pensé qu'à l'amour ? Le sacrifice, le dévouement, l'accomplissement généreux du devoir civique, le martyre de tant de pauvres êtres sans défense, le péril de la patrie, ces vertus magnifiques dont était faite la force morale de nos armées, tout cela n'était-il pas digne aussi d'émouvoir profondément la sensibilité d'un écrivain ? Si l'amour est un sujet éternel, ce n'est pourtant pas le tout de la vie, quoiqu'en pensent les jeunes poètes. Il y a aussi la souffrance et la mort, et trop de places sont vides à présent, jusque dans les rangs des plus jeunes pour que nous puissions jamais oublier leur rôle et leur présence autour de nous en chantant des d'amour. La souffrance d'aimer paraît bien pâle et bien petite à côté des grandes souffrances collectives que nous venons de traverser et dont nous sortons à peine. Il est pour le moins regrettable de n'en pas même trouver un écho dans le livre de M. Cambresier. Je ne m'y arrêterai pas plus longtemps, et j'ose croire qu'il me saura gré de lui signaler une lacune de son œuvre, et découvert des sources d'inspiration plus en harmonie avec les idées contemporaines.

PAUL FRAIPONT.

(1) FRANCY LACROIX : *En Plein Ciel*, 1918, Plon Editeur, Paris.

(2) RAYMOND CAMBRESIER : *Allegro Appassionato*, 1917, Bénard Editeur Liége.

Les Lettres belges

René Bazin écrit que « l'art, en général, c'est la première force d'un Etat » et « qu'aucun Etat n'est grand s'il n'a reçu d'un art ses lettres de civilisation ».

Et pourtant, le public belge ne connaît pas ses écrivains nationaux ! Nous n'avons pas de mouvement littéraire, mais nous avons encore des compatriotes qui sourient quand on leur parle de littérature belge. Il me plaît de dire à ces entêtés ce qu'un critique français pense de notre littérature. Peut-être entendront-ils cette voix, parce qu'elle vient de l'étranger.

Dans « les Annales » Roland de Marès a publié un article élogieux qui reconnait « à la littérature belge d'expression française un caractère essentiellement national ». On dirait, écrit-il « que dans le fracas des batailles et devant le spectacle des ruines accumulées, l'âme belge s'est tout à coup éveillée, s'est épanouie merveilleusement ».

Puis il écrit que notre littérature avait trop directement subi jusqu'ici « l'influence parisienne pour avoir, à quelques rares exceptions près, une véritable personnalité ».

Cette assertion pourrait être discutée. Notre littérature a subi l'influence parisienne, c'est entendu. Mais je soutiens que cette influence n'a pas empêché nos écrivains d'être Belges avant tout. D'ailleurs, une simple énumération suffira pour connaître les « rares exceptions » dont parle Roland de Marès : lisez Verhaeren, Picard, Rodenbach, Kurth ou Pirenne, et dites-moi si vous relevez chez eux la moindre trace d' « influence parisienne » ! Leur œuvre n'est-elle pas l'énergique affirmation du tempérament national ? Et à quel écrivain français pourrait-on comparer Lemonnier, Eeckout, Garnir, Davignon, Delattre, Carton de Wiart, Virrès, Glesener, Severin ou des Ombiaux ?

Deux âmes peuvent avoir les mêmes qualités et les mêmes tendances, mais elles diffèrent toujours en quelque point et l'imagination flamande ou la sensibilité wallonne dont est fait, en bonne part, le génie de nos écrivains nationaux ne sont pas précisément des qualités françaises. La vérité, c'est que, depuis la « Jeune Belgique » de 1880 nos écrivains s'affirment Belges et que notre littérature est nationale.

Mais ce n'est là qu'un à-côté de la question. L'essentiel, c'est que Roland de Marès reconnaisse actuellement « l'affirmation magnifique du tempérament national ».

Il serait trop long d'énumérer avec lui la liste des ouvrages belges publiés de l'autre côtés des tranchées. Je mentionnerai seulement les œuvres de l'écrivain dont la Belgique intellectuelle pleure la mort, notre poète national et le plus grand poète du siècle : Emile Verhaeren.

Dans « Parmi les Cendres » et « les Ailes Rouges de la Guerre » son dernier livre, l'exaltation patriotique a atteint le sublime et c'est en ces termes qu'il exalte ceux qui sont tombés pour la Patrie :

Je recueille en mon cœur votre gloire meurtrie,
Je renverse sur vous les feux de mes flambeaux,
Et je monte la garde autour de vos tombeaux,
Moi qui suis l'avenir, parce que la Patrie.

En Belgique occupée, nos écrivains ont gardé le silence et pour cause, mais bientôt nous entendrons leur voix. Ecouterons-nous leurs cris de douleur et leurs hymnes d'allégresse ? Ou bien, les forcerons-nous à s'exiler parce que leurs frères ne les entendent pas et que leur voix reste sans échos ? Ce serait un crime contre la Patrie. Ne laissons plus aux autres le bénéfice de nos gloires nationales : un Belge ne peut plus dédaigner sa littérature nationale quand un Français la magnifie en ces termes :

« Les Lettres Belges sont nées avec l'Ame Belge ; et il en est dans la logique des choses qu'elles s'affirment dignement quand cette Ame, baignée de toute la clarté de la gloire la plus pure, s'atteste, aux yeux des hommes, comme une des plus grandes forces au service du Droit et de la Liberté qu'il ait été donné au monde de connaître. »

M. S.

AYONS DU CARACTÈRE

"Vouloir c'est pouvoir,,

Qu'est-ce qui nous distingue les uns des autres, quelle est la marque morale qui personnifie chacun de nous.

La réponse est simple et nous vient aux lèvres sans efforts : c'est notre caractère.

Tel individu a des aspirations élevées, des instincts nobles et désintéressés, du dévouement. On dit de lui que c'est un bien beau caractère. Tel autre au contraire manifeste-t-il des tendances viles, des appétits grossiers, est-il égoïste, manque-t-il de conscience on le jugera en le stigmatisant de ces mots : « C'est un caractère bas et méprisable ».

Mais si le caractère est la marque morale de l'honneur, il est de plus et surtout son énergie morale.

L'homme doit mettre son âme sous l'empire de la tendance la plus noblement avantageuse.

Or de toutes les qualités morales, celle qui élève le plus, celle qui présente les plus grandes ressources, celle qui assure la vie humaine, le plus fort rendement personnel et social ; c'est, sans contredit, l'énergie du caractère.

L'homme dépourvu de force dans la volonté ne marque pas ce qu'il touche, il ne reste de lui aucune empreinte sur les hommes et sur les choses, il passe comme l'eau claire sur le métal sans l'entamer.

Il aura compté pour une unité parmi les hommes, il n'aura rien produit pour l'humanité.

Mais l'homme doué d'énergie morale agit sur tout ce qu'il touche, il met sur les hommes comme sur les choses la marque vigoureuse de sa personnalité.

Elle est aussi juste que belle cette définition de Lacordaire « Le caractère, dit-il, c'est l'énergie sourde et constante de la volonté, je ne sais quoi d'inébranlable dans les dessins, de plus inébranlable encore dans la fidélité a soi-même, à ses convictions, à ses vertus.

Le caractère le meilleur est donc celui qui fera la meilleure vie. C'est lui qui est la mesure de la vie, l'instrument qui le façonne.

Et que réclame donc l'idéal du beau caractère ? Quatre choses indispensables.

La droiture de conscience qui fera son honorabilité.

La force de volonté que lui donnera sa valeur. Mais cette force par elle-même implique quelque chose qui froisse, qui blesse. Il faudra donc cacher cette force sous le voile de l'affabilité et de la bonté.

La bonté du cœur sera donc le charme du beau caractère.

Enfin il faut de la tenue. De même qu'il n'y a pas de si beau corps qu'on ne dépare en l'affublant de méchants haillons, il n'y a pas de si grand caractère qui n'ait besoin pour avoir toute sa valeur sociale de la parure qu'ajoute une bonne tenue.

Mais, dira-t-on, le caractère il est en nous au berceau, il grandit avec nous, il vit et il meurt en même temps que nous.

Erreur ! Le caractère peut et doit nécessairement être formé. L'enfant c'est un champ où à la fois pousse le bon grain et l'ivraie. Le bon grain c'est la réunion, de nos bonnes inclinations, l'ivraie sont nos mauvais penchants.

A nous de les arracher, de fertiliser le champ, afin qu'au jour de la moisson les fruits soient nombreux et abondants.

Ecoutons Edgard Quinet qui a écrit ces paroles empreintes de véracité et de justice. « Il y a du Phidias en nous. Chaque homme est un sculpteur qui doit corriger son marbre ou son limon jusqu'à ce qu'il ait fait sortir de la masse confuse de ces instincts grossiers un personnage intelligent et libre : le juste ».

VOLANGE.

A L'UNION

Conférence de M. ROUAULT-MARSEY

le Mardi 11 Mars

Une jolie salle, ce soir, même une salle très élégante et féminine que ne connaissent pas souvent — en ces temps de vie hâtive et de parole nombreuse — les conférences extraordinaires de l'UNION.

C'est une jolie salle, tout simplement parce que Monsieur Rouault-Marsey, suivant sa promesse, est revenu.

Le camarade Albéric Fraipont, officier d'infanterie belge, mène à la tribune Monsieur Rouault, officier d'infanterie français.

Un brave présenté par un brave, c'est toujours sympathique, et parfois émouvant. Ce le fut.

Quand M. Rouault se leva, on applaudit de confiance... et de souvenirs, et on n'eut pas tort.

Cette fois-ci, M. Rouault-Marsey nous lit et nous commente ses notes de guerre de l'année 1915. Journal de campagne très personnel, vivant, obstinément et audacieusement vrai, écrit par un homme qui fut non seulement mêlé à la guerre de loin ou de près, mais qui lui-même l'a faite. Pas de rhétorique, pas de grossissements oratoires, pas de machinerie tragique. C'est parfois un peu triste... mais il y a en 15 l'offensive de Champagne, inattendue et surprenante, la première revanche !

Et cela fait oublier tout le reste, la boue, la lassitude, la fatigue et les rancœurs !

* * *

Monsieur Rouault-Marsey qui est aussi maître de diction au conservatoire de Verviers se lève pour nous dire de sa voix claire, merveilleusement correcte et chaude, des poèmes de guerre.

Une lettre émouvante qu'un commandant du 133e d'infanterie écrit à Pétain, après la tragédie du Chemin des Dames.

La « bataille de l'Yser », un poème très long très dur, mais vraiment « rendu » et qui déchaîna l'enthousiasme.

Le « calendrier » de Bataille. - Les « deux cultures ».

Enfin le « Retour », ce beau poème de Lucien Boyer que nous avions applaudi il y a huit jours et que M. Rouault veut bien nous redire... en déployant — par un geste d'aimable réclame ! — le *Vaillant* qui l'a publié !

Le conférencier fut très longuement et très bruyamment remercié.

Monsieur Rouault-Marsey nous fit passer deux heures de grave émotion et de tendre piété pour notre grande sœur latine : la France... la France dont il eut pour nous, ce soir, la voix sonore et belle.

O. L.

Section apologétique

Séance du Jeudi 13 Mars

Devant une très nombreuse assemblée, Monsieur l'Abbé BROHÉE de Louvain, directeur des œuvres de Jeunesse de Belgique nous a dans une conférence fort applaudie exposé le problème de l'***Avenir de la Jeunesse Catholique***.

Il signale en débutant l'influence de la jeunesse sur la société, c'est la réserve d'énergie de l'avenir, les jeunes veulent agir, se dépenser. Cette exubérance présente une caractéristique : la jeunesse est avide d'indépendance. Elle a été bridée et elle veut agir libre. Aussi tout ce qui est jeune, veut-il rompre avec le passé et fonder en quelque sorte un monde nouveau. Elle est aussi pleine d'un indicible espoir. Les cruelles réalités de la vie ne l'ont pas encore heurtée et ses espérances sont sans limite. Le jeune homme ne doute de rien, rien ne l'arrête. Aussi songe-t-on avec satisfaction aux réserves d'énergie qui forment la jeunesse, vers qui tous les maîtres de l'heure regardent.

Certes de tout temps la jeunesse était captée dans un sens donné ; avant la Révolution Française elle rencontrait l'Autorité dans la famille et conservait ce grand respect de l'Autorité paternelle ; dans la société qui était, toute à l'encontre du monde actuel, faite complètement d'autorité. Elle se heurtait à une tradition que l'on aurait crue immuable.

Maintenant dans notre monde de liberté, le jeune homme peut donner libre cours à ses idées d'indépendance. Aussi peut-on dire qu'au XIXe siècle la jeunesse a eu un rôle prépondérant avec les Montalembert et tant d'autres dans la vie politique et sociale de l'humanité. L'heure actuelle accentue le rôle dévolu à la jeunesse. Des problèmes créés pendant la guerre se posent : le Trône, la Constitution, nos frontières, l'organisation intime de la Belgique, tout est en question. De plus, les énergies nationales sont toutes tendues vers la restauration de notre Patrie. Partout, la jeunesse s'est préoccupée d'études, de défense nationale. L'élan de 1914 continue. La jeunesse de la Paix s'élance dans l'arène pour coopérer à l'œuvre de Rénovation. Enfin l'avènement du S. U. pose encore plus nettement le problème du vote de la jeunesse. Avec le sentiment de liberté, de dédain du passé, elle apporte ses forces dans une société où tout est remis en question.

Que va répondre la jeunesse ? — Nous pouvons noter dans notre jeunesse l'existence de deux pôles. D'une part une jeunesse incrédule et jouisseuse, travaillée par le socialisme et la libre pensée ; d'autre part une élite profondément chrétienne d'une façon inconnue, une jeunesse qui veut vivre intégralement son christianisme, qui aime Jésus qui l'aime. La jeunesse présente a trouvé le mot de son amour, elle trouve un amour qui la passionne. Et elle le trouve au Jardin des Oliviers et au Golgotha : « Delerit me » le mot qui a traversé les siècles, notre jeunesse l'a entendu et elle s'est passionnée d'amour pour Jésus qui le lui a dit.

Entre ces deux pôles il y a la foule des indifférents, des mous qui oscillent de l'un à l'autre entre qui il y a lutte à mort. Qui l'emportera, l'amour du Christ ou l'amour de la volupté et de la jouissance ? Tel est le problème. Et cette lutte n'est pas qu'extérieure, elle est intérieure : la lutte entre l'amour de Jésus et l'amour du sang ! Il semble cependant que le triomphe en restera au christianisme. Le souffle matérialiste actuel est issu d'un vieux souvenir du positivisme du siècle dernier, philosophie désespérante, anéantissement de tout sentiment religieux, de toute morale, de toute liberté qui avait amené la jeunesse pourvue de ces idées au plus grossier des scepticisme ou plus triste matérialisme.

Cependant, il fallait vivre ; une doctrine pareille, source de mort ne pouvait perdurer. Et l'on a vu la réaction d'abord timide au déclin du siècle passé, puis peu à peu plus profonde à l'époque du Disciple de Bourget, pour devenir éclatante avec Brunetière le guide incontesté de la pensée contemporaine et plus éclatante encore avec la grande guerre. C'est Valery Radot, Bourget Barrès, c'est Charles Maurras, c'est Paul Claudel, c'est James, c'est Peguit. Ces derniers issus du socialisme ou du Dreyfusisme sont devenus des croyants qui veulent lutter et qui savent le dire. — Quel sera l'avenir de ce sublime mouvement de renouveau catholique ? Ce sera certes le triomphe. Remarquons que l'élite cultivée et la jeunesse se porte tout naturellement vers le christianisme. Marcel Sembat ne dit-il pas lui-même à peu près ceci : qu'il y a des périodes où le vent souffle contre l'Eglise, et le XVIIIe siècle fut de celles-là, mais il faut dire que maintenant le vent souffle pour l'Eglise...

Verrons-nous s'accentuer la règle du matérialisme ou bien verrons-nous cette élite de jeunes chrétiens s'amplifier par la qualité autant que par le nombre ? C'est à nous jeunes gens de donner la réponse. Et puisque nous sommes à l'influence française : Soulignons bien ce courant nettement français et actuel de la jeunesse de France pour la cause catholique. N'allons-nous pas mettre toutes nos forces au service de la Belgique. Elle fut grande dans le passé et dans la guerre. Elle le devait à sa conscience catholique et profondément chrétienne si nous voulons conserver à notre Patrie sa grandeur, eh bien portons-lui la Foi chrétienne non dans des formules, mais en vivant cette vie chrétienne ; sachons faire vivre la Belgique, nos morts l'ont mérité.

F. V.

Conférence du 18 Mars.

Le camarade Tuba-pipe continue sa conférence sur les fléaux sociaux. Il nous dépeint les conséquences fâcheuses de l'inconduite : paralysie générale, démence complète, etc.

Non moins néfaste est l'alcoolisme. Son action destructive des organes n'est plus à nier. De plus ce vice en engendre beaucoup d'autres, la misère, destruction des foyers et prostitution. Les malheureux affaiblis par l'alcool et contaminés par les maladies honteuses sont tout désignés pour un troisième fléau, la tuberculose. Victimes eux-mêmes, ils lèguent encore à leurs enfants un triste héritage de misères et de souffrances.

Que de raisons donc d'éviter ces vices !

Mais Tuba-pipe en catholique convaincu laisse toutes ces raisons aux libertins qui veulent vivre leur vie. Qu'ils tachent de s'en tirer à peu de frais, quant à nous d'autres motifs doivent nous guider dans notre conduite.

L'orateur est vigoureusement applaudi.

A. H.

Coin de l'Etudiant

—«»—

Bourgeois

Oh ! qui pourra chanter vos douceurs et vos joies, Rentiers, faiseurs de lard, philistins, épiciers. — (Richepin).

Etre au coin du feu assis dans son fauteuil, fumer une pipe d'écume à fleurs et d'ambre jaune, béatement contempler les capricieuses spirales, avoir après un bon dîner puissante bedaine, si puissante qu'il faut lui donner de l'espace, en déboutonnant son gilet, se contenter d'être soi-même, et quand le vent mord la froide nuit, se dire : « Qu'il fait bon près de l'âtre », ne pas se contenter d'un feu de bûches, mais se chauffer les pieds à même une bouillote, frileusement s'encapuchoner la tête de laine, ne pas voir, ne pas sentir, ne pas penser, ne pas pleurer, ne pas rire du grand rire fou de la vie, être bourgeois tout simplement... Incruster dans quelque siège son égoïsme. Voilà comme ils sont.

Vous autres qui souffrez et luttez âprement, vous autres, courreurs attardés des grands routes, chemineaux en haillons, pauvres vieilles cassées en deux, qui passez, ils vous haïssent. On vous hait aussi âmes aux idées claires et sublimes fronts hauts, poitrines bombées dans les batailles...

Oh, pourquoi ! Parce qu'il vous plairait de réformer le monde, d'ébranler le sarcophage de ces momies, parce qu'il vous plairait d'arracher leurs bandelettes, de redresser d'un coup de pied ces cadavres, de leur crier : ô cuistres, l'Humanité est-ce vous seuls sans plus ? Mais quittez donc votre cercueil et venez. Je vous montrerai, moi, la vie et qu'il est de pauvres corps torturés, de pauvres âmes lasses par vous et pour vous. Je vous montrerai la patrie, les ruines universelles, cette terre dont tous les pores ont saignés pour vous, dont tous les ruisseaux ont bu ce sang pour vous. Stratèges de cabinet, vous rapellez-vous jadis ? Vos longues discussions d'état-major boîteux, sur les cartes : « Et s'ils perçaient ici pour couper la retraite... Et si l'on poussait un coin là... Et si l'on rectifiait ce saillant... Ah si nous étions là... Mais vous y êtes là ! Pourtant ces bras, ces cœurs, ces esprits, si prompts aux patriotiques actions ou sont-ils ? La nation a besoin d'hommes. J'ai pris ma lampe comme Diogène, j'ai parcouru vos demeures... et partout ce bon homme de fauteuil, ce « Jeanette, apportez moi mon chocolat », et cet autre : « J'ai froid. Qu'on chauffe une brique ».

Aussi comme leur vie est douce et bonne et grasse
Qu'ils soient patriarcaux, béats, vermillonnés !
Cinq pour cent ! Quel bonheur de dormir dans leur [crasse
De ne pas voir plus loin que le bout de son nez !

Ne leur parlez pas d'avenir, de prospérité nationale. Ils ont de leur dictionnaire banni les mots, vibrant d'espoir et de douleur, pour y glisser les immortels vocables des grands crûs, des mots célèbres. Apicius est leur dieu, et Brillat Savarin, et le monde très dodu et très respectable des cuisiniers des gastronomes pansus.

Parlez leur de Venus. Connaissons pas Venus !

N'avoir aucun besoin de baisers sur les lèvres...

De Mercure ? Le commerce, les voyages, les idées ? Ah bien oui, nos fauteuils !...

Apollon ? les poètes, les musiciens ? Trop irréel.

Diane ? trop chaste ?... Hercule ? trop noble... Connaissons pas. Connaissons pas.

On ignore, on s'encrasse, on moisit. On est comme les oies de basse cour et les coqs châtrés, gras, bedonnant, les canards bêtats, les tourterelles béates. Quand passe le vol triangulaire des oiseaux migrateurs, se dressent les cous stupidement long des oies; le coq sur le fumier sans déchauffer son ventre dresse la tête, la tourterelle cligne des yeux... Dans le ciel gris, à la suite des destinées immuables, stoïques, ordonnées, volent les grues.

Le coq s'est levé, les canards ont quitté leur mare, de-ci, de-là, dodelinant, les tourterelles sont venues grâcieusement s'abattre près du fumier. On s'est regardé longtemps sans rien dire, troublés d'on ne sait quoi, parce qu'un peu de vie avait battu des ailes dans leur ciel morne, peut-être ?

Regardez-les, vieux coqs, jeune oie édifiante !
Rien de vous ne pourra monter aussi haut qu'eux!
Et le peu qui viendra d'eux à vous c'est leur fiente
Les Bourgeois sont troublés de voir passer les [Gueux.

Remember.

La lanterne magique !

Malgré les recommandations de ce bon Florian il y en a qui s'obstinent à rester obscurs dans leurs discours et qui font sortir de leurs plumes des articles non moins obscurs. Ils vous pondent un tas d'histoires qui n'ont ni queue ni tête, pleines de grands mots creux et qu'on ne pourrait décemment publier que sous le titre d'« Histoires nègres ».

Ils vous font des discours auxquels la plupart des gens ne comprennent rien et qui, devant cette volubilité restent médusés ! Ceux à qui je m'adresse, se reconnaîtront aisément : Eclairez donc vos lanternes ! et tâchez de devenir clairs ! A bons entendeurs salut !

RAFLE.

En vingt lignes...

— Ouvrir l'œil ! (Réminiscence de collège.)

Les yeux clignotants, effarés de n'être plus devant les lorgnons qu'il venait d'enlever, il commençait : Ne faites pas les malins ? Je vois que vous voulez me faire perdre quelques minutes, mais comme la digression ne sera peut-être pas perdue..., je veux bien. Un arrêt la main droite disparaissait derrière le dos, fourrageait dans la poche de la soutane, puis après quelques instants réapparaissait garnie d'un mouchoir rouge : vous devriez tous vous habituer à l'observation. Non seulement l'action d'accomplir ce qui est prescrit, mais aussi l'action de considérer avec attention, avec étude. On cite toujours ces deux cas originaux... assez typiqnes. Denis Papin inventa la machine à vapeur en regardant le couvercle d'une marmite secouée par l'ébullition... Newton inventa la loi de la pesanteur en regardant tomber une pomme. Il s'interrompait pour faire de la buée avec le souffle sur les verres qu'il frottait en tous sens entre le pouce et l'index recouvert du mouchoir rouge (j'ai oublié de dire qu'il était à pois noirs le susdit mouchoir). « C'est l'observation qui a donné lieu aux grandes découvertes ; rarement le hasard. Servez-vous donc de vos yeux ! Demandez-vous le pourquoi des choses ! Si vous saviez combien il est intéressant de voir, de constater de vérifier ce que d'autres ont vu... Car vous n'observerez pas toujours du nouveau ! Si vos observations ne vous donnent pas la gloire vons en retirerez toujours un profit instructif ! C'est dans tous les domaines qu'elle est nécessaire ! Analyser, découvrir les beautés d'une fable de La Fontaine c'est de l'observation cela ! Littérature, esthétique, tous les arts, toutes les sciences, les sports... que sais-je encore, exigent cette faculté. Ouvrir l'œil et le bon, voilà le primordial ! Sachant qu'on arrivait bien plus vite à l'action quand les conséquences pouvaient flatter la petite vanité, il ajoutait : Et puis entendre cette réflexion autour de vous : Attention sais-tu, un tel il a l'air de ne rien regarder, mais il voit tout ! Ou bien dire à un camarade : As-tu remarqué la forme du vase japonais sur la console ? Cela ne donne-t-il pas satisfaction quand il répond dépité, son piteux : Non, je n'ai pas vu...

Ayant vérifié la transparence des lorgnons, il agrandissait l'arcade sourcillière pour les remettre en place, jetait au-dessus un regard circulaire satisfait puis changeant de voix : sur ce... continuons.

Et dans le silence lourd d'une chaude après-midi de Juillet les plumes bientôt recommencèrent à crisser...

PUSSA LOREIL.

Le Coin du Soldat

—o—

Réponse au livre :

Allegro, Appassionato

à la page 149.

IL NEIGEAIT... & NOUS ÉTIONS DEUX...

Il neigeait... Je me le rappelle,
Nous étions aux postes d'avant.
La neige vierge était bien belle
Et reflétait le rond tremblant.
Indécis, fuyant des fusées,
Les deux côtés, noirs, silencieux,
Se guettaient depuis des années...
Il neigeait... et nous étions deux.

Il neigeait... Pour que ton courage
Ton cœur, ne s'affaiblisse pas,
Je te rappellais ton village,
Ceux qui guidaient tes premiers pas.
Alors, renaissait l'espérance.
Tu n'étais plus un peureux ;
Tu rêvais à la délivrance.
Il neigeait... et nous étions deux.

Il neigeait... Et sous le casque,
Nos visages étaient bien froids ;
La neige les couvrait d'un masque
Et gelait nos pauvres doigts.
Nous étions tels des blocs de glace,
Mais nous n'avions pas froid aux yeux,
Tirant, sans que cela nous lasse.
Il neigeait... et nous étions deux.

Il neigeait sur les plaines sombres,
Dans ces tourbillons aveuglants,
Tranchaient, sur le blanc, nos deux ombres
Comme des spectres effrayants.
Si les Boches ont de l'audace,
Nous en aurons bien autant qu'eux,
Car nous sommes de bonne race.
Il neigeait... et nous étions deux.

Il neigeait, quand dans les rafales,
Avec un sifflement rageur,
Se mirent à passer les balles.
Mon ami les reçut au cœur,
S'affaisa sur la terre humide ;
Son âme vola vers les cieux :
Il n'était pas mort en timide.
Il neigeait... nous n'étions plus deux !

RAFLE.

ÉCHOS

— Nous prions nos nombreux collaborateurs de la rubrique « Echos » de bien vouloir nous indiquer, sur feuille séparée — ce qui assurera leur incognito — 1° leur nom et adresse, 2° le nom et prénom des camarades visés à mots couverts dans leur prose. Tout écho qui ne se soumettra pas à ces conditions, sera jeté au panier, au grand dam de tout le monde.

N. D. L. R.

* * *

« Qui bene amat, bene castigat. »

Son père est pharmacien en Hesbaye. Lui, il est la plus méchante pilule de la boutique paternelle. Vous en êtes persuadés, vous qui le connaissez ; quant aux autres, pas n'est besoin de longues phrases pour les en convaincre.

Je ne mentionnerai pas les racontars de ses condisciples du collège de Huy, d'après lesquels il aurait affirmé faire venir sa moutarde de Bruxelles, son encre de Paris, son porte-plume de New-York. Comme il faisait aussi revenir son esprit de très loin — de Béotie, dit-on — il lui arrivait souvent d'en manquer. Aussi fut-on très étonné d'apprendre qu'il risque aujourd'hui « les deux années en une ».

Oui, il les risque ; il est fort de se sentir si fort, et il est heureux. Une ombre cependant, obscurcit son bonheur ; un nuage tout noir vole en son ciel serein ; un oiseau sombre attriste ses rêves dorés. Pourquoi les autres peuvent-ils faire comme lui ?

Pendant ce temps, une loi se préparait, chef d'œuvre gouvernemental, permettant de croire que ses auteurs se procurent aussi leur esprit à la fabrique dont nous parlions tantôt. Et voici qu'un beau jour, on annonce qu'il est interdit aux élèves sortis de rhétorique en 17 et 18 de continuer à suivre les deux années.

Aussitôt, l'ombre disparait ; le nuage noir s'évanouit ; l'oiseau sombre s'enfuit. Un regard chargé de joie et de dédain, souligné par un sourire de triomphe, s'adresse aux figures ahuries des pauvres à qui un gros mois de travail acharné ne servira guère, et semble crier : « Bravo ! moi je suis sorti en 1916 ! »

Oui, il est sorti en 1916.

S'il avait voulu, à l'en croire, il aurait eu la plus grande distinction.

Mais il n'a pas voulu.

S'il veut, il passera brillamment ses deux examens à la fois.

Pourvu qu'il le veuille !

Sinon, il serait obligé de reprendre le commerce de bobines de fil qu'il avait, paraît-il, pendant la guerre.

Amis, Jean-Pierre n'aime pas d'aiguiser sa plume. Il l'a fait aujourd'hui ; c'est parfois nécessaire. *Qui bene amat, bene castigat.* S'il n'a pas versé de vinaigre dans son encre, c'est que notre camarade est Hesbignon, quoique de Scry par naissance ; c'est que, de plus, il s'appelle Jean ; et Jean, c'est un peu mon nom aussi, n'est-ce pas ?

JEAN-PIERRE DE C. C. S.

* * *

Dialogue !

HARMIGNIES. — Il y a autant de sessions d'examens pour les étudiants militaires qu'il y de jours dans l'année !

O. O. — Evidemment... c'est votre droit ! Mais que deviennent les heures de cours là-dedans !... (les bras au ciel, sans danger de l'atteindre)... Si nous avions au moins... un Conseil d'Etat !

* * *

Dans la coulisse !

LE CHEF, (*lisant*). — *Vaillant*, n° 5, page 3, 1re colonne... « Un geste, un cri eut défloré ce regard-là ! »

LES RÉDACS, (*émus*). — Oh ! oh !

... Extase...

LE CHEF, (*se remettant*). — Ah ! c'est un beau numéro, un beau numéro ; c'est vraiment vraiment un beau numéro !

UNE VOIX (*très lointaine, et comme sortant d'un rêve*). — Touffu... or not... touffu !

* * *

" Point sur l'i „

Ne vous est-il jamais arrivé de rencontrer dans vos tribulations, l'ingénieur qui suit la première année des mines ? M. Arthur, l'homme aux allocutions vibrantes et chaleureuses, pour qui les services les plus simples ont encore tant de secrets ! ; le premier sorti (mais non sorti le premier) du polytechnique pour renforcer les universitaires qu'il considère de haut ? Voilà un calé ! voilà un bûcheur !! il sait mener de front la préparation de son examen d'admission, car malgré son savoir infus il se voit obligé comme tout autre, de passer sous ces fourches caudines, et celle de la 1re épreuve. Nous espérons que la science lui saura gré de tant de dévouement et ne couvrira pas ce front d'une autre coiffe que la casquette à visière de 12 centimètres qui lui sied à ravir.

Nous ne savons si la double auréole qu'il ambitionne est une courbe satisfaisant à la définition des fonctions de variables, toujours est-il qu'elle n'a pu être représentée à la dernière session et pour cause (la variable indépendante n'ayant pas été apportée). Nous souhaitons qu'avec les soins de E et de N que l'on prendra dans ce cas égaux à la grande indulgence, notre professeur pourra la dominer en mai prochain. En attendant, quiconque à une contrariété, peut aller se faire mettre le point sur l'i chez le camarade en question.

ISA.

* * *

Sciences Naturelles

Quand on regarde un auditoire rempli, d'étudiants l'attention est d'abord attirée par les surfaces planes, lisses, polies, brillantes, ce sont les têtes chauves. Mais les têtes rousses éblouissent aussi les regards de leurs rayons d'or. Aux propriétaires de celles-là j'offre cet unique couplet (extrait d'un recueil d'un copain). Ils pourront le chanter pour leur défense et marcher... la tête haute. Il est écrit